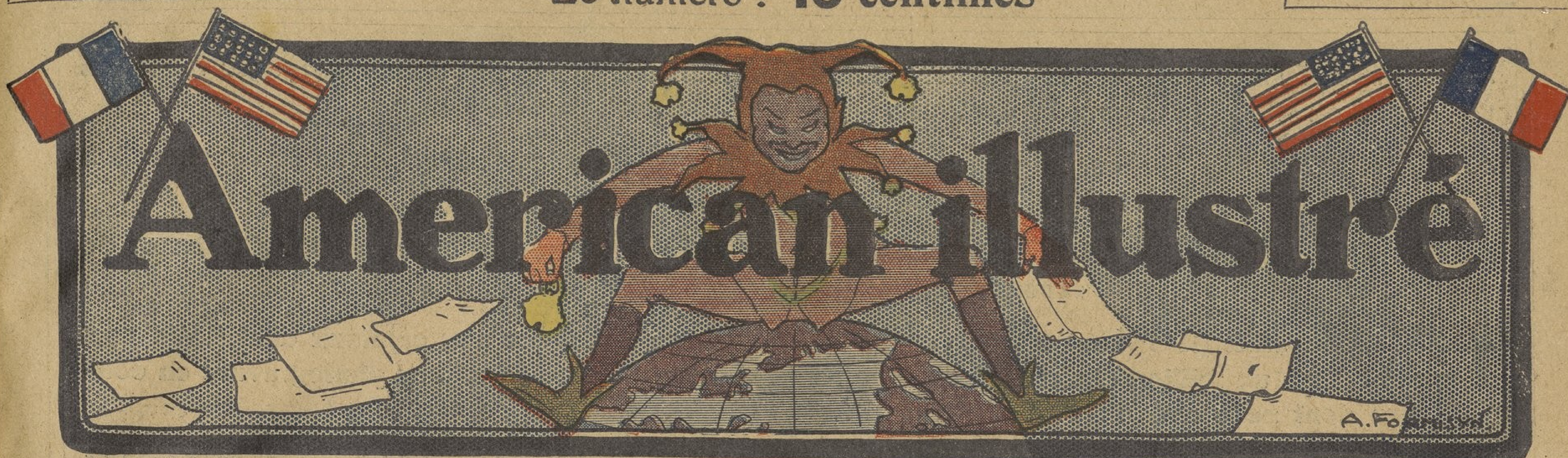
American illustré : journal universel hebdomadaire de la famille et de la jeunesse

LE SEUL JOURNAL DONNANT 16 PAGES ILLUSTRÉES GRAND FORMAT DONT 8 EN COULEURS

Première année. N° 2.

Le numéro : **10 centimes**

Samedi 6 Juillet 1907



JOURNAL UNIVERSEL HEBDOMADAIRE DE LA FAMILLE ET DE LA JEUNESSE

ABONNEMENTS ○ ○ ○ ○ ○ ○ ○ ○ ○ ○
○ ○ ○ ○ **Un an : France, 6 francs. Étranger, 8 francs.**

PARIS
NEW-YORK

○ ○ ○ ○ ○ **RÉDACTION ET ADMINISTRATION**
10 — rue de l'Université. — Paris. ○ ○ ○ ○ ○ ○

Mme **AMERICAN ILLUSTRÉ.** — Je arrivai retiouver M. *American Illustré* retenu à Paris par l'énorme siouccès qu'il a remporté dès son apparition...

American Illustré est le premier journal des deux continents qui donne 16 pages illustrées dont 8 en 12 couleurs pour 10 centimes.

American Illustré est le plus spirituellement illustré, le mieux rédigé, avec la collaboration suivie des plus grands humoristes français et américains.

American Illustré est la seule publication qui offre un Concours doté de 100.000 francs de prix avec plus de 10.000 récompenses.

American Illustré est l'unique organe hebdomadaire qui, grâce aux capitaux dont il dispose, peut tirer à un million d'exemplaires avec un procédé spécial américain de photogravure en couleurs dont nous avons acheté l'exclusivité.

American Illustré peut être laissé dans toutes les mains et être lu par tout le monde, petits et grands.

Acheter chaque Samedi AMERICAN ILLUSTRÉ *c'est faire une provision de saine gaîté pour la semaine.*

NOTRE GRAND CONCOURS

PLUS DE 100.000 FRANCS DE PRIX IMPORTANTS

Voiturette automobile, Pianos, Bicyclettes,
Machines **à coudre, Phonographes, Meubles, Fusils, Montres, American Diabolos**, etc., etc.

PLUS DE 10.000 RÉCOMPENSES



PREMIÈRE **QUESTION** : *Quel est le plus grand éléphant ?*
DEUXIÈME **QUESTION** : *Quelle est la plus haute girafe ?*
TROISIÈME **QUESTION** : *Quel est le chiffre de solutions justes que nous recevrons ?*

Conditions du Concours et Méthode de Classement des Solutions.

Nous avons décidé de faire le classement de la manière suivante :

Les concurrents devront nous dire combien ils estiment que nous recevrons de solutions justes.

Le chiffre que chacun indiquera servira de numéro d'ordre à sa solution.

Le concurrent dont le numéro d'ordre sera le plus rapproché du chiffre exact des solutions reçues sera proclamé premier ; celui qui, après lui, sera le plus proche sera proclamé second. Ainsi de suite.

Les 500 premiers auront le droit de choisir leurs prix dans la liste des objets qui sera publiée ultérieurement.

Le premier choisira d'abord et ainsi de suite en éliminant, bien entendu, les lots choisis par les premiers gagnants.

Toutes les solutions justes seront récompensées, quand même il y aurait plus de 10.000 gagnants.

Tout le monde peut participer au concours, mais il est indispensable de nous envoyer à chaque fois le bulletin rempli ci-dessous.

Il ne sera répondu à aucune demande de renseignements, et nous ne tiendrons aucun compte des lettres ne remplissant pas les conditions stipulées.

D'autres avis seront publiés dans les prochains numéros de ce journal, notamment la liste des prix et la date de clôture du concours.



Indiquer 1, 2 ou 3, en partant du premier plan en bas.

Bulletin à détacher et à envoyer rempli.

GRAND CONCOURS
OUVERT PAR
"American Illustré"



Adresser les bons remplis à ○ ○ ○ ○ ○
○ ○ **M. le Directeur d'AMERICAN ILLUSTRÉ,**
10, rue de l'Université, Paris. ○ ○ ○ ○ ○

Le plus grand éléphant est le nº ____________
La plus haute girafe est le nº ____________
Je prédis que vous recevrez ____________
de solutions justes. (Ecrire en lettres.)
Nom du concurrent : M ____________
Qualité ou profession : ____________
Adresse exacte et complète : ____________
____

Nº 2.

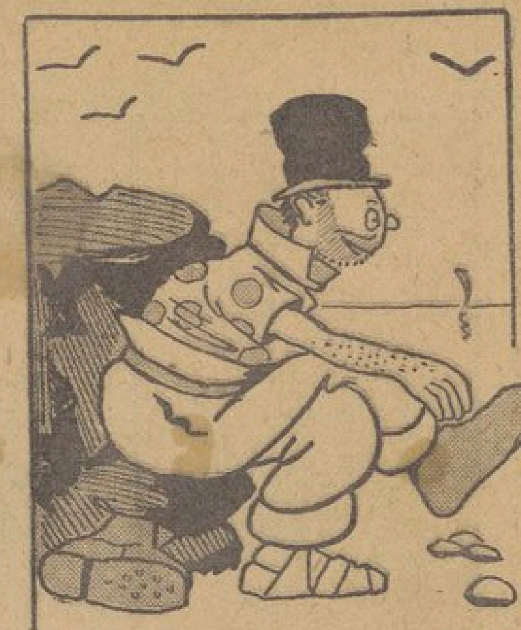
Séraphin Laricot à la mer



1. — Désirant voir la mer qu'il n'avait jamais vue, Laricot se met un beau matin en route...



2. — ... et arrive peu de temps après sur une petite plage. Il est très étonné de voir tant d'eau...



3. — ... et se décide de suite à prendre un bain. Il se déshabille à l'abri d'un rocher...



4. — ...et se réjouit d'avance à l'idée d'un plongeon rafraîchissant.



5. — N'ayant jamais pris de bains de mer, Laricot crut qu'il pourrait plonger comme dans un fleuve et grimpa sur un rocher, puis...



6. — ... ayant pris son élan, il piqua la tête la première.



7. — Mais hélas! il n'y avait pas assez d'eau à cet endroit-là, et Laricot vint s'enfoncer dans le sable, d'où il ne put se dégager.



8. — Heureusement, deux baigneurs vinrent à son secours et le tirèrent de cette fâcheuse position.

9. — Laricot, qui avait reçu une forte secousse, ne savait ce que cela voulait dire.



10. — Il retourna chercher ses effets, mais, à sa grande stupéfaction, ceux-ci avaient disparu.



11. — Très en colère, il se mit à la recherche de son bien, criant et gesticulant comme un fou! Tout le monde le regardait...



12. — Bientôt un agent intervint et, le prenant pour un aliéné, l'emmena au violon.

Séraphin est dégoûté à jamais des bains de mer.

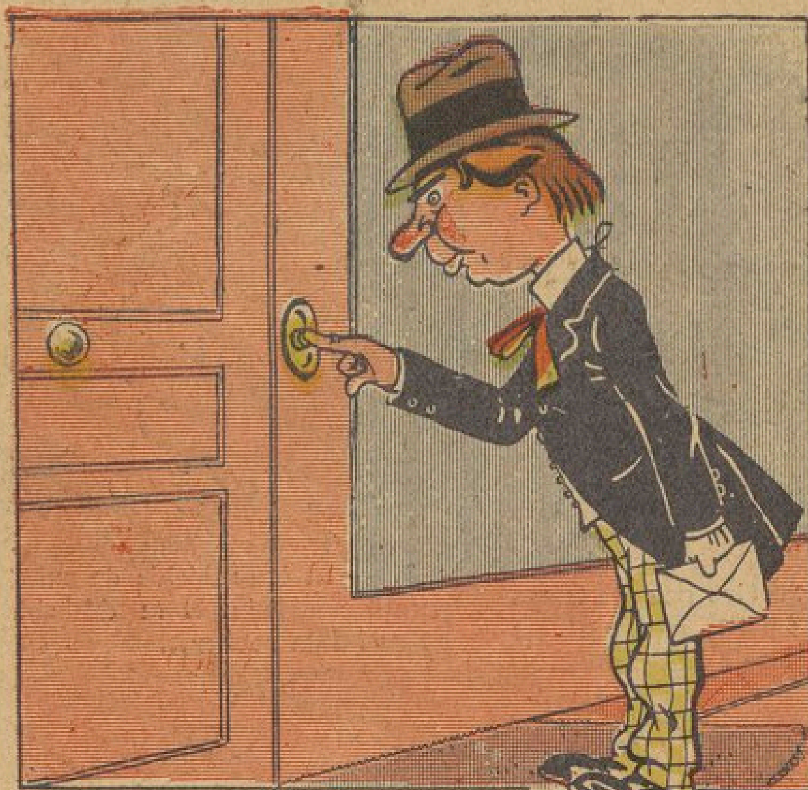
Papa. — Mon enfant, as-tu vu avec le microscope tous les animaux qui se trouvent dans une goutte d'eau ?

L'Enfant. — Oui, papa. Est-ce qu'ils sont aussi dans l'eau que nous buvons ?

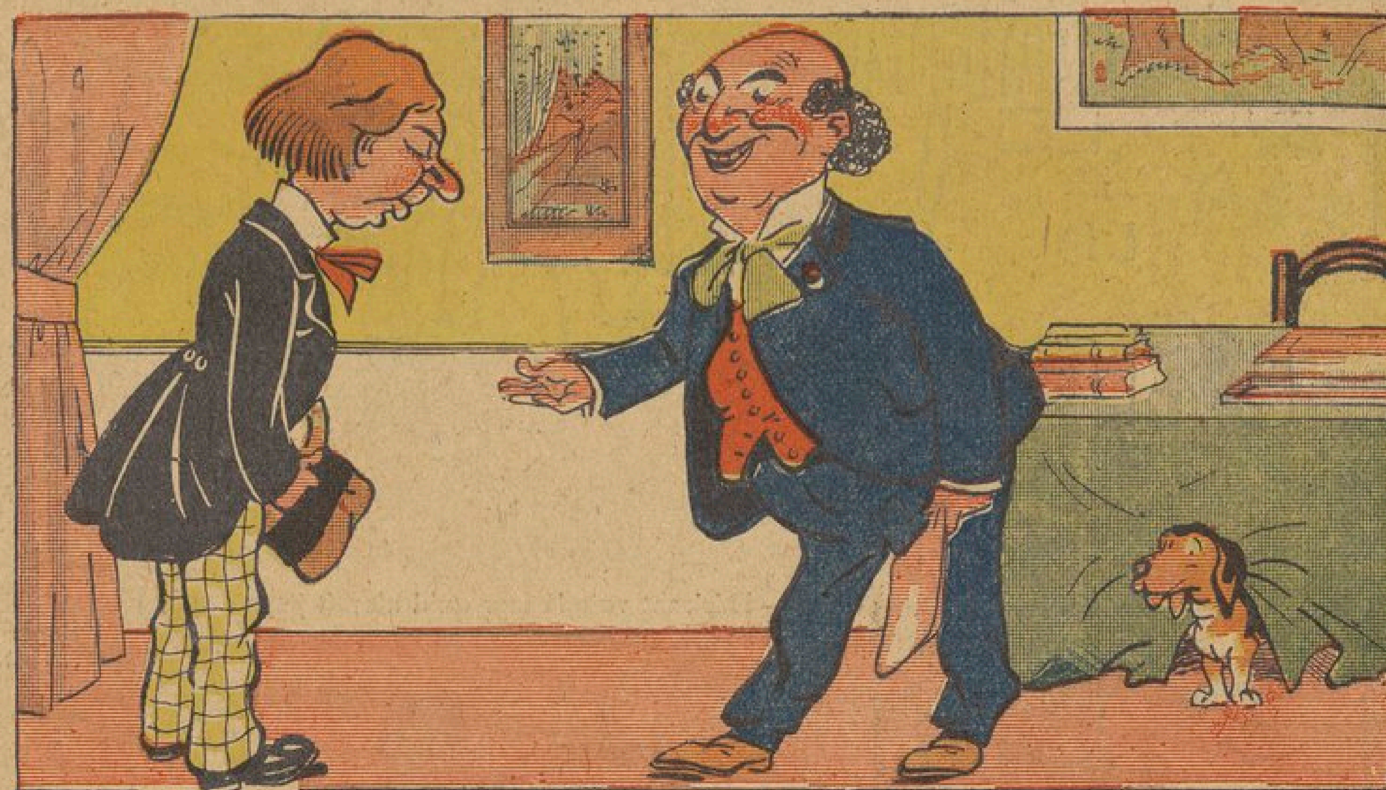
— Mais certainement.

— Ah, alors, je comprends maintenant pourquoi l'eau chante dans la bouillotte quand elle est sur le feu.

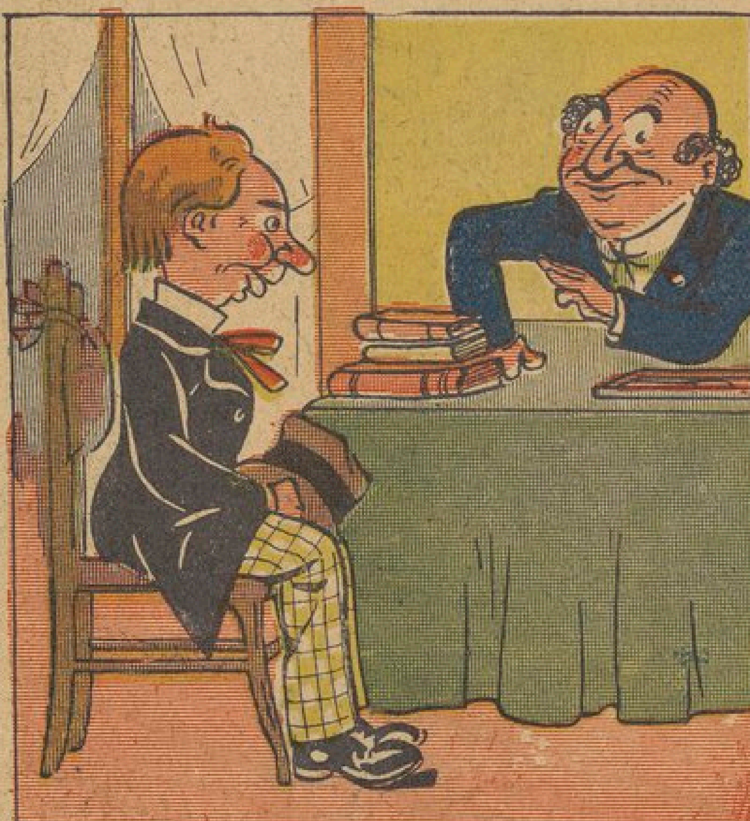
INGÉNUITÉ, par LA JARRIGE



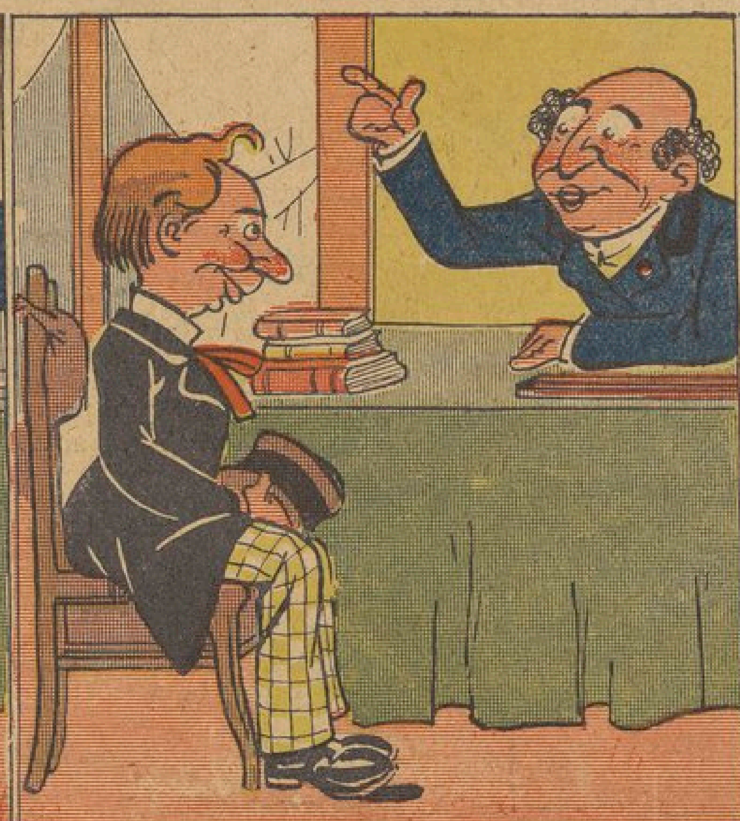
1. — Muni d'une lettre de recommandation, Oscar Bouldegoum se présente chez Tiralaligne, le célèbre romancier, qui cherche un secrétaire.



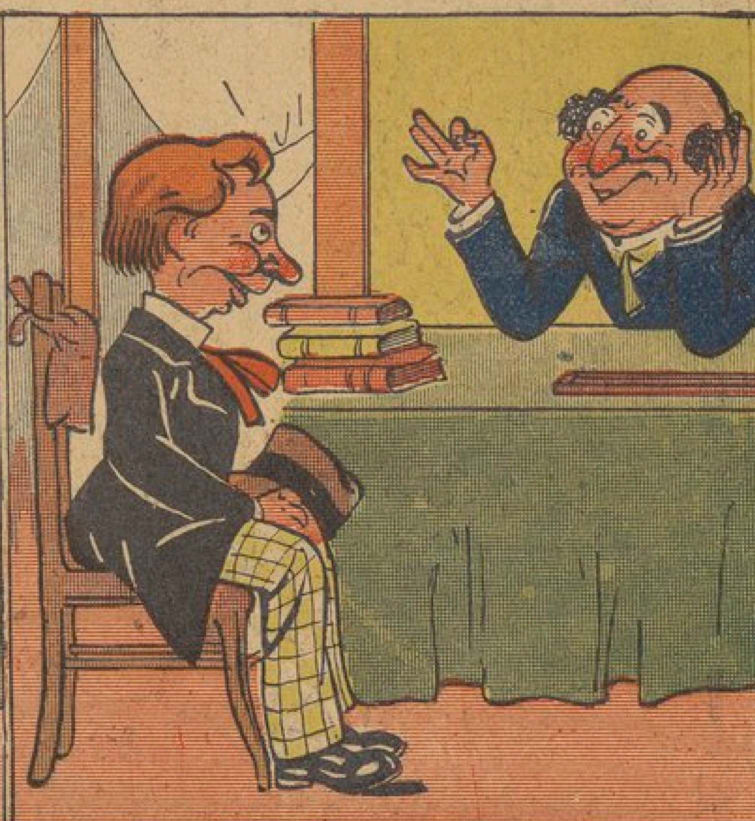
2. — L'accueil est charmant. Tiralaligne le met de suite à son aise. « Vous savez, lui dit-il, mon secrétaire est mon ami, mon camarade plutôt que mon sous-ordre.
— Oh! monsieur. »



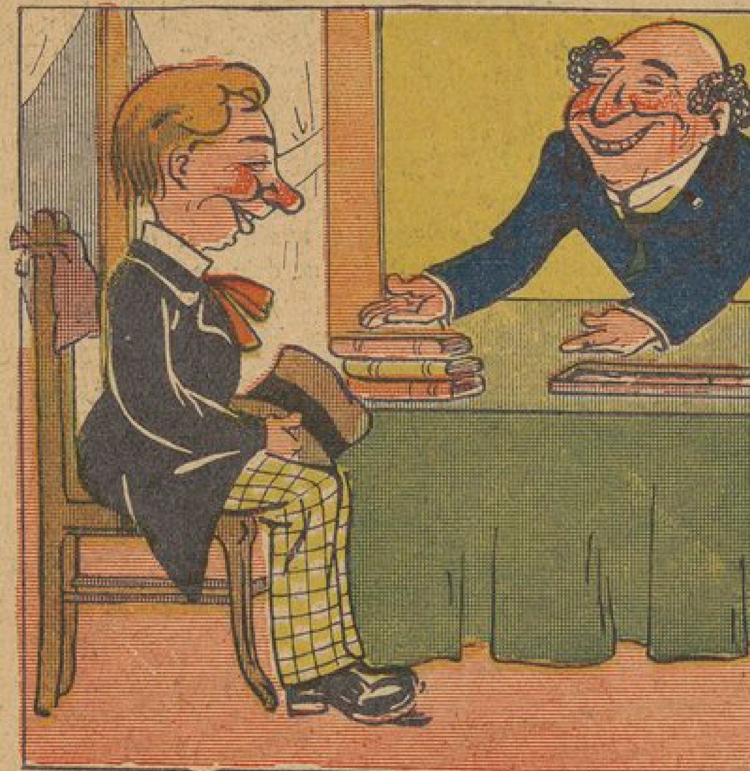
3. — « Parfaitement. Vous êtes licencié ès lettres, ça n'a aucune importance, je vais vous dire en deux mots ce que je désire de vous. — Bien, monsieur! — Vous commencez le matin à 7 heures : en venant, vous m'apportez un demi-litre de lait et un croissant, vous brossez mes affaires.



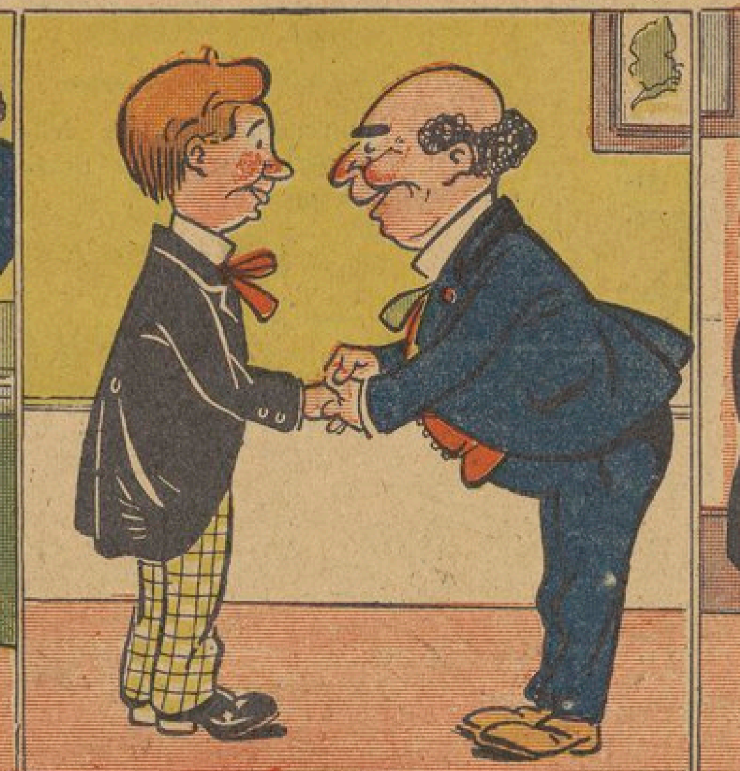
4. — « ... vous rangez le bureau, dépouillez le courrier et répondez à une trentaine de lettres. Vous lisez les journaux et découpez tout ce qui me concerne. Après cela, vous pouvez aller déjeuner, vous avez une heure. — Parfait, monsieur. »



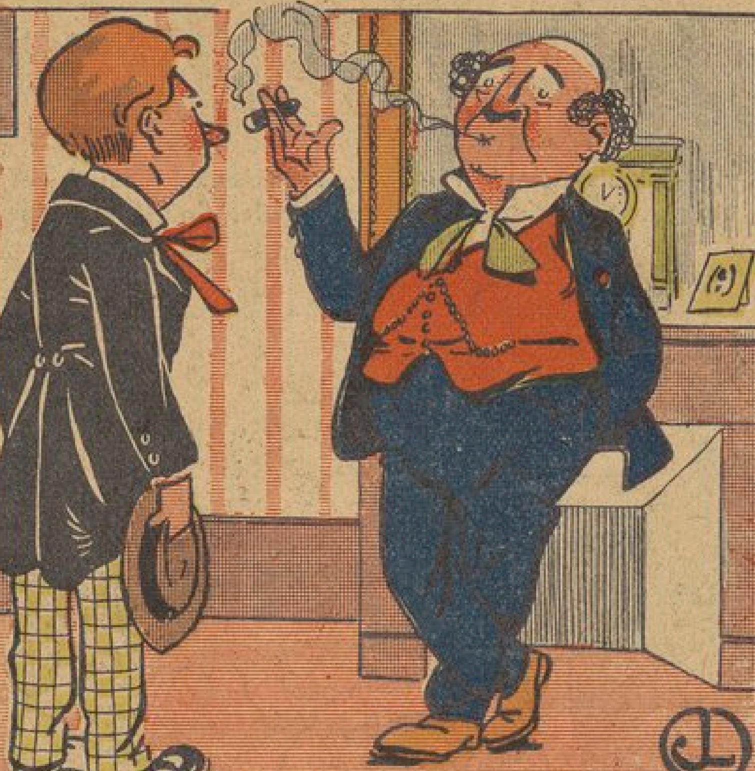
5. — « Après-midi vous revoyez mes articles, copiez à la machine un millier de lignes; vous faites une trentaine de courses, et comme il est 7 heures, vous êtes libre, sauf les soirs où j'ai besoin de vous jusqu'à minuit... — Quels sont les appointements? »



6. — Je vous ai dit, mon cher ami, que je vous traitais en copain, je vous donnerai chaque mois la modeste somme de cinquante francs : c'est très peu, n'est-ce pas? Ce sera pour vos cigares. — Je ne fume pas. »



7. — « C'est parfait, tant mieux. Vous acceptez? — Oui, monsieur. »



8. — (*Un mois après*). Bouldegoum. — Mon cher maître, je viens pour toucher mes petits appointements, car voici un mois que je suis à votre service.

Tiralaligne. — Pourquoi faire, jeune homme, je vous ai proposé cinquante francs pour vos cigares et vous m'avez dit que vous ne fumiez pas?

IL NE FAUT JAMAIS PERDRE UNE BONNE OCCASION

— Pardon, monsieur, fit le jeune homme, retirant poliment son chapeau en pénétrant dans le bureau, vous n'auriez pas besoin d'un garçon pour faire les courses?

— Non, non, mon ami! répliqua le patron d'un air bourru. Je n'ai besoin de personne, j'ai mon commis qui fait ce service.

— Mais non, patron, vous n'avez personne, votre commis vient d'être écrasé dans la rue par une automobile?

*
* *

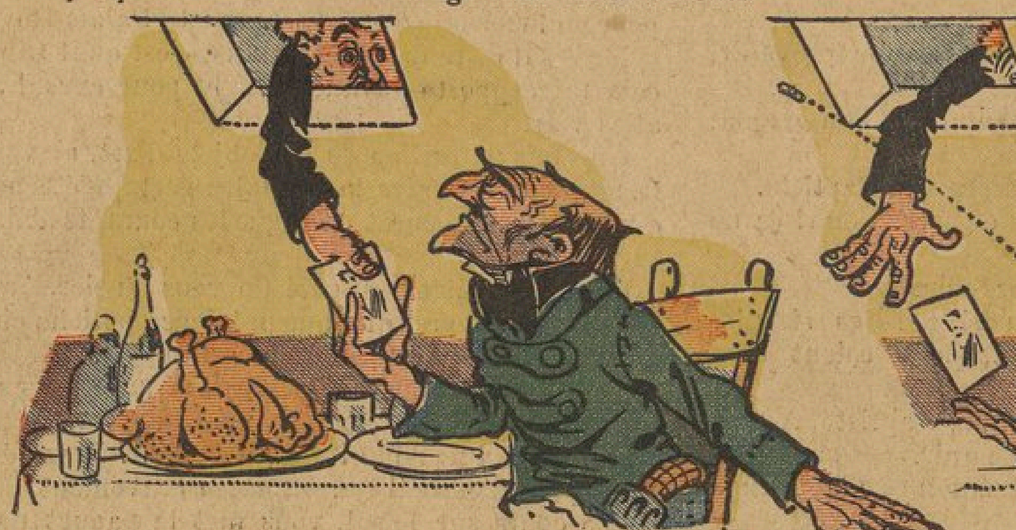
THOMAS PICOOCK, détective, par Harry NARTH



1. — Thomas Picoock regagna lentement son domicile. Il y fut reçu par Mrs. Picoock : « Ah! vous voilà, damné policier! Je vous préviens que j'en ai assez de ne manger que des radis noir... Que ne vous êtes-vous fait pickpoket comme Will Pudding? Vous seriez riche... »



2. — « Ton vœu sera exaucé, femme. Je viens de toucher un chèque de 200 livres, qui n'est qu'un acompte. » Et il se mit à étudier la photographie donnée par miss Maud Bartlett, ce pendant que sa femme revenait avec des provisions.



3. — Mais dans l'encadrement de la lucarne apparaissent la tête, puis le bras de Will Pudding, le pickpoket, l'ennemi mortel du célèbre détective et son rival en habileté. La main a saisi la photographie.

4. — En vain, Thomas cherche à la lui reprendre.



5. — « Voilà un gaillard avec lequel je crois avoir à compter, », ronchonne-t-il en s'affublant en vieille femme du peuple.



6. — Ainsi vêtu, il s'achemine vers un faubourg de New-York, pour commencer son enquête sur Joë Sheffield, le clerc de notaire infidèle.



7. — Thomas Picoock, à l'aide d'une bouteille de wisky, délie la langue de Mrs. Pamoison, la propriétaire de l'immeuble où habitait autrefois Joë Sheffield, et obtient tout ce qu'il désire.



8. — Pendant ce temps, devant la porte, deux minstrels font grand tapage.



9. — Thomas Picoock a quitté Mrs. Pamoison qui est émerveillée de l'urbanité de cette damnée vieille femme du peuple. Au moment où le détective passe près d'eux, les minstrels abandonnent leurs allures débonnaires de nègres rigolards pour se précipiter sur lui, et le ficellent comme un rosbif de premier choix.



10. — Ainsi ligoté et bâillonné, Thomas Picoock est jeté dans une charrette à bras, recouvert d'une bâche et emmené par les extraordinaires chanteurs nègres vers une destination inconnue : « Voici qui ne va pas faire avancer l'affaire Bartlett-Sheffield, » se dit amèrement le malheureux détective.

(*A suivre.*)

Domestique à Plaindre

Le Maitre, *sur un ton paternel.* — Baptiste, avouez que vous n'êtes pas raisonnable; voici au moins vingt minutes que je vous sonne.

Baptiste, *très digne.* — Je vous préviens que si vous recommencez à me déranger quand je suis en train de me faire la barbe, je vous plaque carrément!

Le Maitre. — Oh! Baptiste, voyons, vous ne ferez pas cela?

Baptiste. — Non! c'est le peintre!... Enfin, passe, pour cette fois.

Le Maitre. — Merci, mon cher Baptiste; merci, je ferai en sorte...

Baptiste. — Brisons là. Qu'est-ce qu'il vous faut?

Le Maitre. — Mon Dieu! si ç'avait été un effet de votre bonté, Baptiste, je vous aurais prié de me donner mon courrier.

Baptiste. — Ben, vrai! vous en avez une santé, vous!

Le Maitre. — Vous... vous croyez?...

Baptiste. — Dites que vous voulez vous payer ma figure! Vous croyez peut-être que je vais descendre et remonter un étage pour vous apporter deux ou trois prospectus?...

Le Maitre. — Ah! s'il n'y a que des prospectus... excusez-moi, Baptiste, excusez-moi, je croyais... Il est vrai que les journaux doivent être arrivés...

Baptiste. — Tout beau! Quand je les aurai lus, je vous les passerai!

Le Maitre. — C'est juste. Voyons, un conseil, je vous prie : Vaut-il mieux prendre aujourd'hui ma lavallière mauve ou mon petit nœud rouge?

Baptiste. — Par exemple! je vous défends bien d'arborer du rouge!

Le Maitre, *naïf.* — Ça ne me va pas, croyez-vous?

Baptiste. — C'est-à-dire que cette couleur est réservée aux seuls membres de mon syndicat. Vous n'en faites pas partie, Dieu merci!

Le Maitre. — Ah! c'est différent; mais je ne savais pas...

Baptiste. — A propos, je veux trois cents francs par mois, à partir du mois prochain.

Le Maitre. — ???...

Baptiste. — Yes, milord; trois cents francs, couché, blanchi et nourri un peu moins mal que depuis quinze jours que je suis à votre service; deux heures de travail le matin, deux heures le soir; dimanches et fêtes, repos; un jour de congé par semaine, ça va sans dire; votre auto à ma disposition, mes entrées au Salon et à l'Hippique; une fois par semaine votre loge à l'Opéra...

Le Maitre. — Pardon, mon cher Baptiste, mais je n'y ai plus d'abonnement.

Baptiste. — Il faut en prendre un autre dès aujourd'hui.

Le Maitre. — Soit! Mais...

Baptiste. — Après le Grand Prix, congé de trois mois avec appointements doubles; villégiature à mon choix et frais de voyage à votre charge. J'oubliais : bains, pédicure, masseur à vos frais.

Le Maitre. — Mon Dieu, c'est tout naturel.

Baptiste. — Quant aux étrennes...

Le Maitre. — Oh! soyez tranquille, Baptiste, je ne vous oublierai pas.

Baptiste. — Maintenant, j'espère que vous me ferez un plaisir : c'est de défendre à Madame de nous casser les oreilles avec son piano; plus de piano, c'est compris?

Le Maitre. — Vous n'aimez pas la musique, Baptiste?

Baptiste. — Que je l'aime ou non, ça me regarde; je ne veux plus de piano, ça suffit, je pense? C'est comme les gosses, n'en faut plus!

Le Maitre. — Que voulez-vous dire?

Baptiste. — Seriez-vous abruti au point de ne pas me comprendre?

Le Maitre. — C'est que...

Baptiste. — Ben! vos neveux... les trois mioches de votre sœur, qui sont venus déjà deux fois... si jamais y remettent les pieds ici, j'en connais un qui vous lâchera, c'est moi.

Le Maitre. — Vous avez raison de me prévenir, Baptiste, j'aviserai.

Baptiste. — Car enfin, c'est bien d'être bon garçon, mais...

Le Maitre. — Ah! je vous comprends, Baptiste.

Baptiste. — C'est comme vos cigares. Peuh! ça ne vaut pas un clou!

Le Maitre. — Lesquels préférez-vous?

Baptiste. — Les havanes, parbleu! les simples havanes; seulement, il faudrait qu'ils soient bien secs.

Le Maitre. — Qu'à cela ne tienne, Baptiste. A part cela, vous ne voyez pas autre chose qui...

Baptiste. — Pas pour l'instant. sinon que mon linge devra être blanchi à Londres.

Le Maitre. — Rien de plus simple! mais je compte que vous ne me quitterez pas.

Baptiste. — Quant à ça, je ne peux pas en répondre.

Le Maitre. — Non, voyons; je tiens à vous. Au lieu de trois cents, je vous paierai quatre cents francs. Là, êtes-vous content?

Baptitte. — Peuh! c'est le moins que vous puissiez faire. Croyez-vous que c'est amusant de mendier sa vie comme je le fais?

Le Maitre. — Croyez, mon cher Baptiste, que je me mets bien à votre place, allez.

Baptiste. — Il n'est pas trop tôt! Pour commencer, vous allez cirer mes bottines!...

Jacques d'AUGE.

FERMÉ POUR CAUSE D'AGRANDISSEMENT

Êtes-vous collectionneur?... Si oui, vous comprenez facilement pourquoi je passe la plus grande partie de mon existence dans la boutique de Labourat, le célèbre marchand d'antiquités.

Son magasin n'est guère confortable : il est exigu, bas de plafond, si bas que l'on est forcé de s'asseoir avant d'entrer. Et il est rempli d'un tas de vieilleries innommables, piquées des vers, sales et qui pourtant ont une valeur inouïe... au dire de Labourat, bien entendu.

Car Labourat s'y connaît... Labourat est un malin... Il est assez riche pour changer de boutique et même pour en louer une aussi vaste que le Palais-Royal...

Mais s'il reste dans son taudis, c'est qu'il trouve que cela lui rapporte davantage... et pour cause!... Vous allez voir.

Une fois au milieu de ses objets d'art, si vous avez le malheur de faire le moindre geste, d'éternuer par exemple (et Labourat prodigue les courants d'air) crac! ça y est!

Inconsciemment, à côté de vous ou derrière vous, vous avez renversé quelque précieuse potiche chinoise, du temps des « Ming » ou des « Ling ».

Vous êtes confus, on le serait à moins, vous vous excusez de votre mieux... la boutique est si étroite...

Labourat, lui, reste imperturbable... Il va chercher du papier d'emballage, ramasse gravement les morceaux épars sur le sol, vous met le paquet dans les mains en disant :

— Ce n'est rien, mon cher... une bagatelle... Trente louis... Et vous pouvez encore recoller les morceaux!

Diable de Labourat! Il a le génie des affaires et voilà pourquoi il trouve son magasin bien assez vaste!

De cette façon, moi qui ne collectionne que des boutons de culotte (Labourat m'en a cédé un ayant appartenu à César et trouvé sur le champ de bataille de... de je ne sais plus au juste...), j'ai mon appartement encombré d'un tas d'objets inutiles et recollés que Labourat m'a vendus... malgré moi!... Seulement, quand on est collectionneur, rien ne vous rebute!

Aussi, quelle ne fut pas ma joie, l'autre jour, en passant devant la boutique de Labourat, de trouver la porte close et le rideau baissé! Je m'approchai et je lus un petit écriteau collé juste à ma hauteur : « Fermé pour cause d'agrandissement. »

Enfin! Labourat se décidait... Ce n'était pas trop tôt... Il devait bien cela à ses clients!

Hier, je suis repassé devant chez lui. La boutique était ouverte.

Je suis entré pour admirer les embellissements du magasin... Tiens!... Rien n'était changé!

Alors? Cette pancarte? Je demandai des explications à Labourat. Oh! c'était bien simple : il me désignait du doigt un grand cadre suspendu dans le fond de la boutique.

Le brigand!... Il avait fait agrandir... le portrait de sa femme!

Baron de BOUGIVAL.

DEVANT LE ZINC

On parle de la détresse des viticulteurs du Midi et d'un nouveau fléau qui menace de détruire tous les champs de vigne.

Un brave poivrot ne peut retenir ce cri du cœur :

— Qu'importe les champs de vigne. Pourvu qu'il nous reste les chands de vins!

EN JUSTICE DE PAIX

Le magistrat demande au défendeur :

— Pourquoi refusez-vous de régler à votre créancier les meubles qu'il vous a fournis?

— Monsieur le juge, il me les a vendus *à tempérament.*

— Eh bien, alors?

— C'est que mon tempérament à moi, c'est justement de ne jamais payer.



Le Sous-Lieutenant de réserve Laflûte, sous-chef au rayon de dentelle, à son patron, Lampion, soldat de territoriale :
— Eh ! Lampion ! faut voir à brosser mieux que ça mon dolman. j'vas dans le monde ce soir.
— ! ! !
— Et à augmenter mes appointements de vingt francs par mois. ou je te colle un motif que tu passeras au Conseil !

LE CHIEN DU COMMISSAIRE, par V. DIG



Elle. — Quel sport cruel que la pêche à la ligne! Quand je pense à la torture que ce doit être pour ce pauvre petit ver de terre d'être empalé sur un hameçon... !

Lui. — Mais je vous assure que le ver ne souffre nullement.

Elle. — Comment le savez-vous?

Lui. — Comment? Mais j'en aï empalé ainsi des centaines dans ma vie et aucun d'eux n'a proféré la moindre plainte, je vous assure.

LA BONNE POULETTE ET LA MÉCHANTE POULE, par Jean D'AURIAN



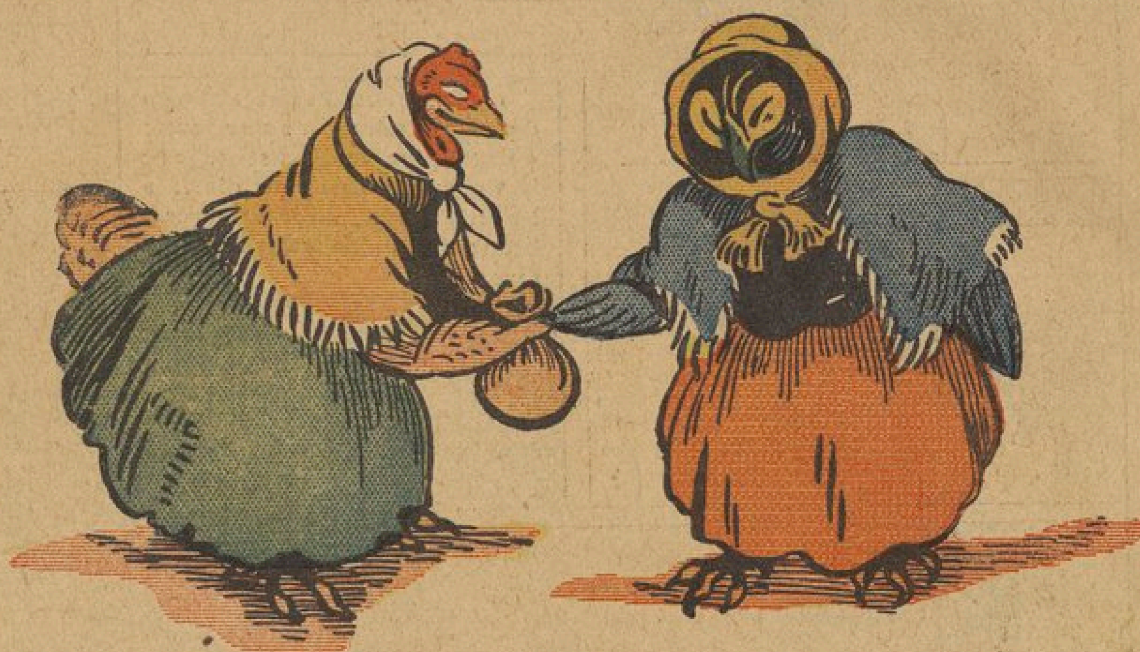
1. — Il était une fois une brave petite marchande d'œufs qui s'appelait Poulette. Elle avait toujours des œufs frais et délicieux, et en vendait des quantités...



2. — Mais une vieille marchande, riche et avare, était devenue jalouse de Poulette ; car, comme elle était très méchante, on ne lui achetait guère...



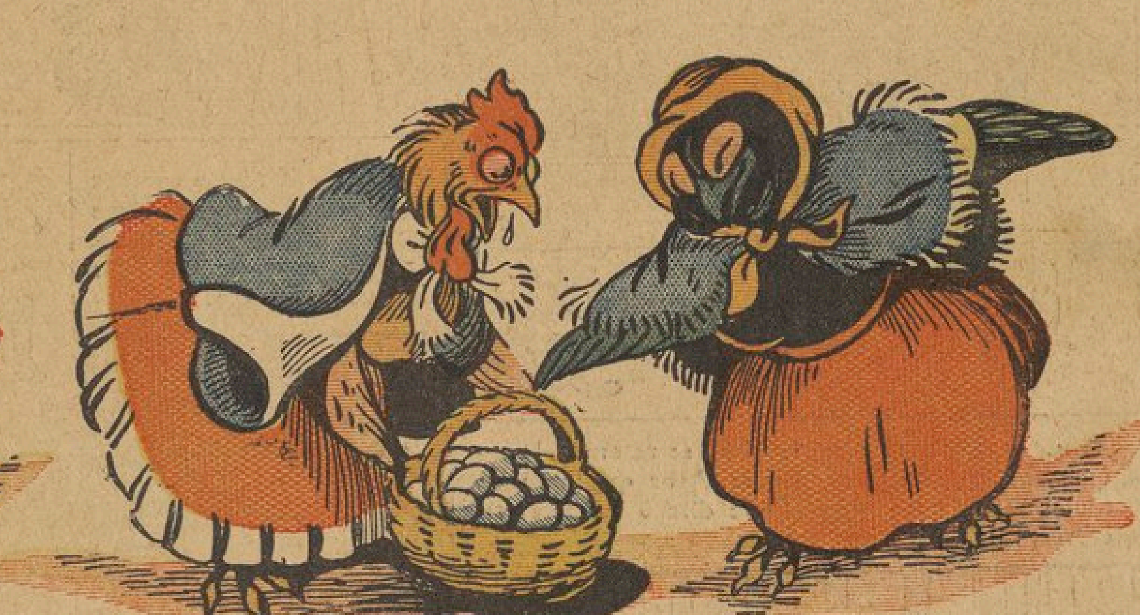
3. — Un beau matin, elle s'en fut trouver une vieille chouette du pays et lui demanda conseil. Après réflexion, celle-ci lui dit qu'elle saurait bien jouer un mauvais tour à Poulette.



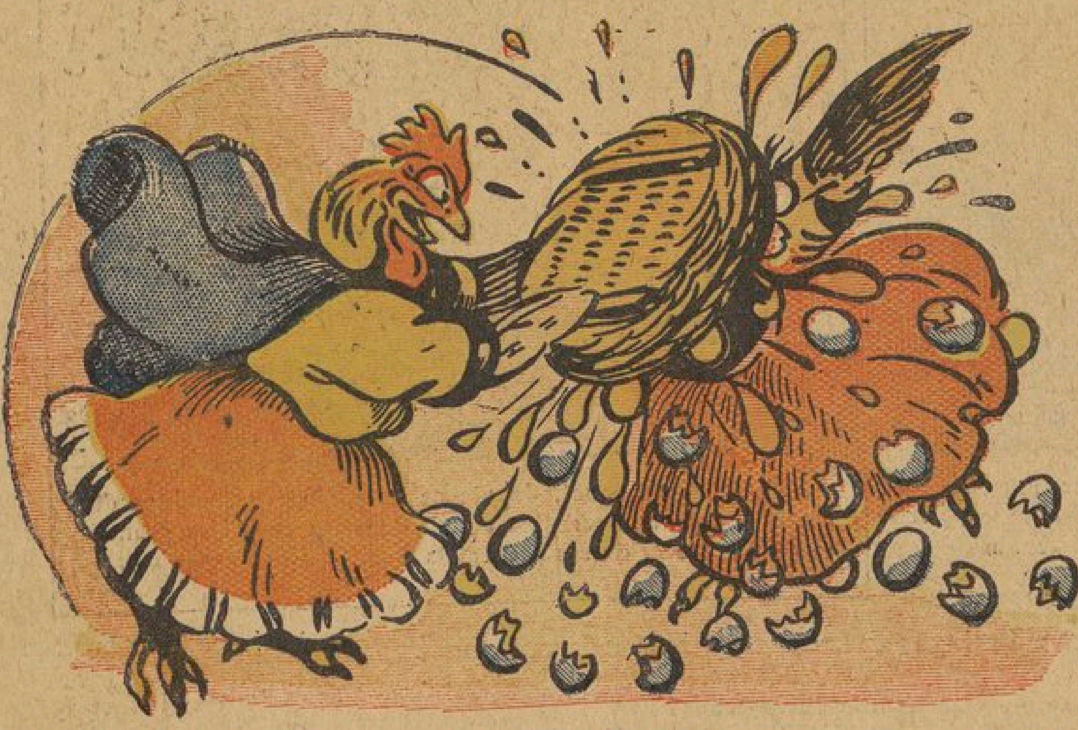
4. — Merci. Prenez ce sac plein de pièces d'or en récompense. Je compte sur vous...



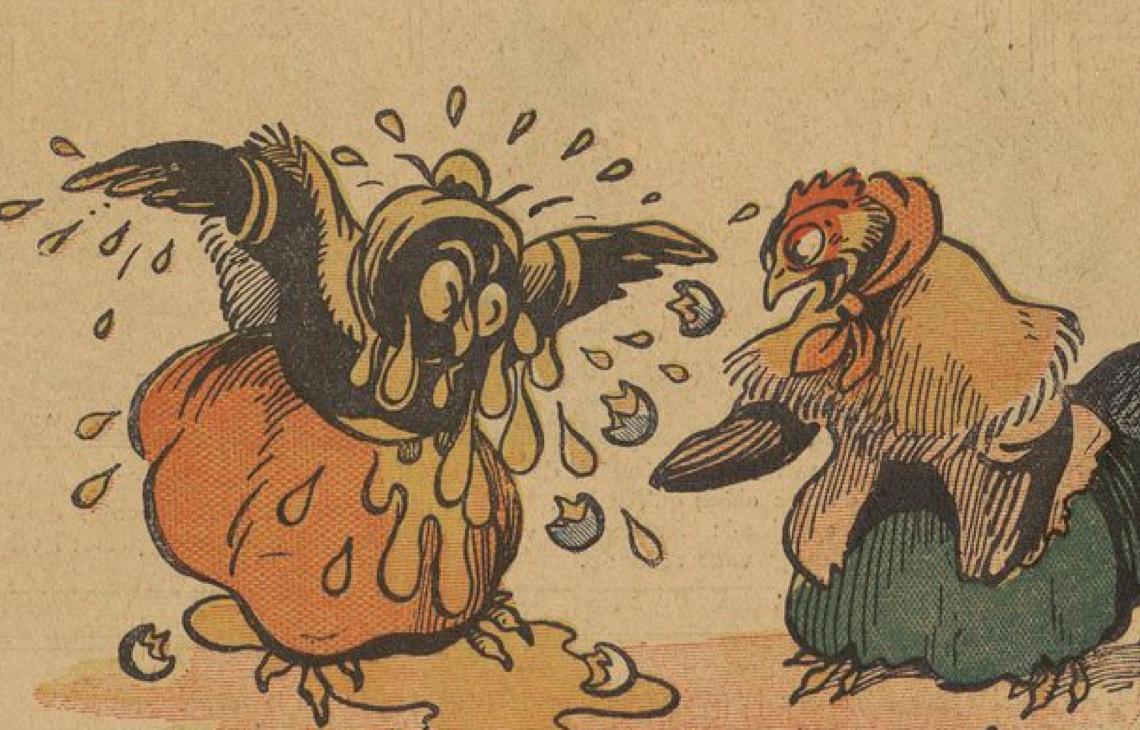
5. — A l'aube, suivant son habitude, Poulette part au marché. Elle rencontre la vieille chouette. « Vous êtes bien Poulette, n'est-ce pas, mademoiselle?... — Parfaitement, ma bonne dame, » dit Poulette...



6. — « Vous voulez peut-être des œufs? Regardez comme ils sont beaux! — Non, ma petite, je n'en veux point, parce qu'ils sont tous gâtés... Je viens de leur jeter un sort!... »

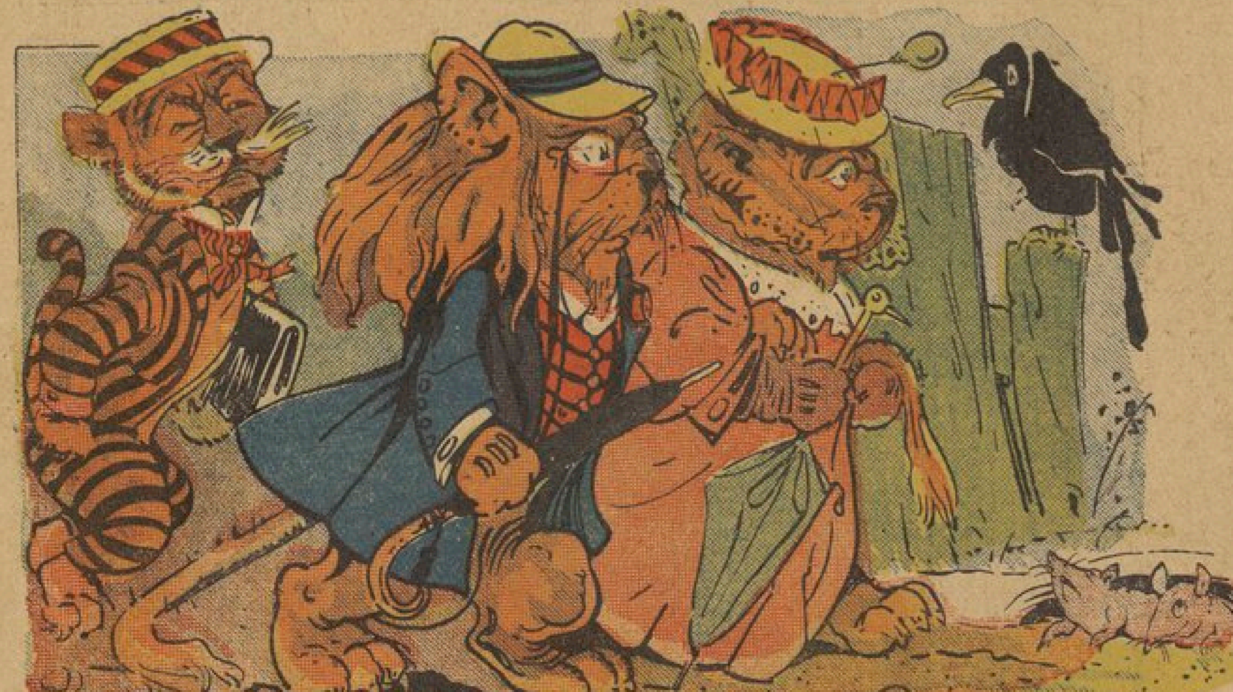


7. — « Ah! ils sont tous gâtés, s'écria Poulette indignée. Eh bien, les voici tous, je t'en fais cadeau ! » Et elle coiffa de son panier la vilaine tête de la méchante sorcière qui...



8. — ... s'en retourna, honteuse et confuse, raconter la chose à la vieille poule jalouse, laquelle faillit en crever de rage.

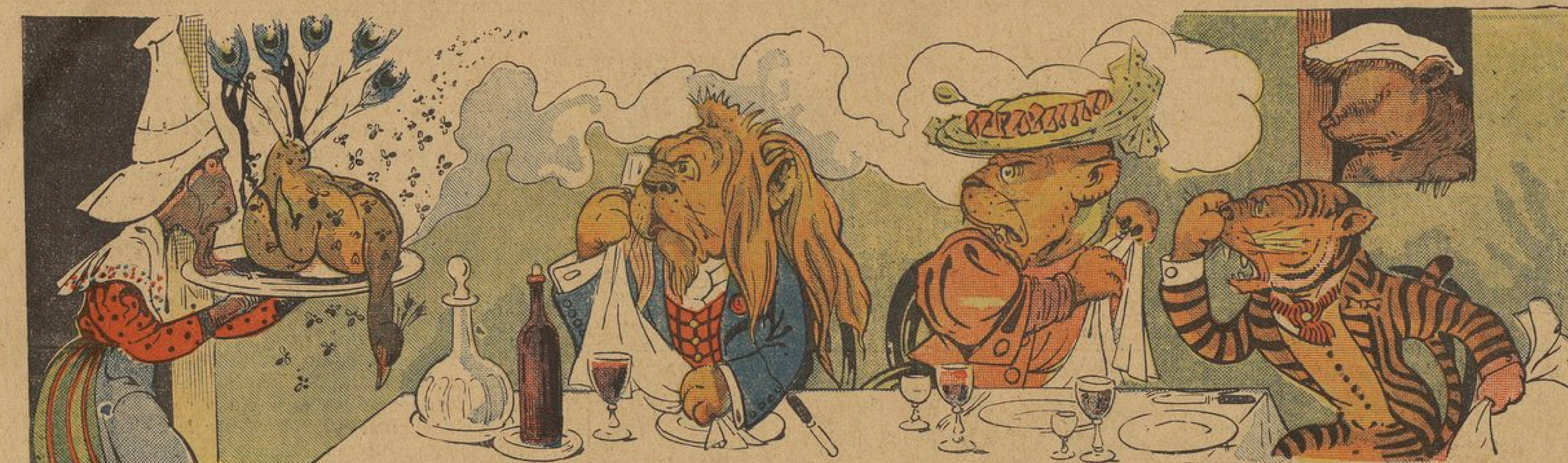
CHACUN SON GOUT, par THOMEN



1. — M. Lion de l'Atlas et Mme son épouse se dirigent vers l'*hôtellerie des Grands Fauves*, suivis de mister Félis Tigris, leur intendant.



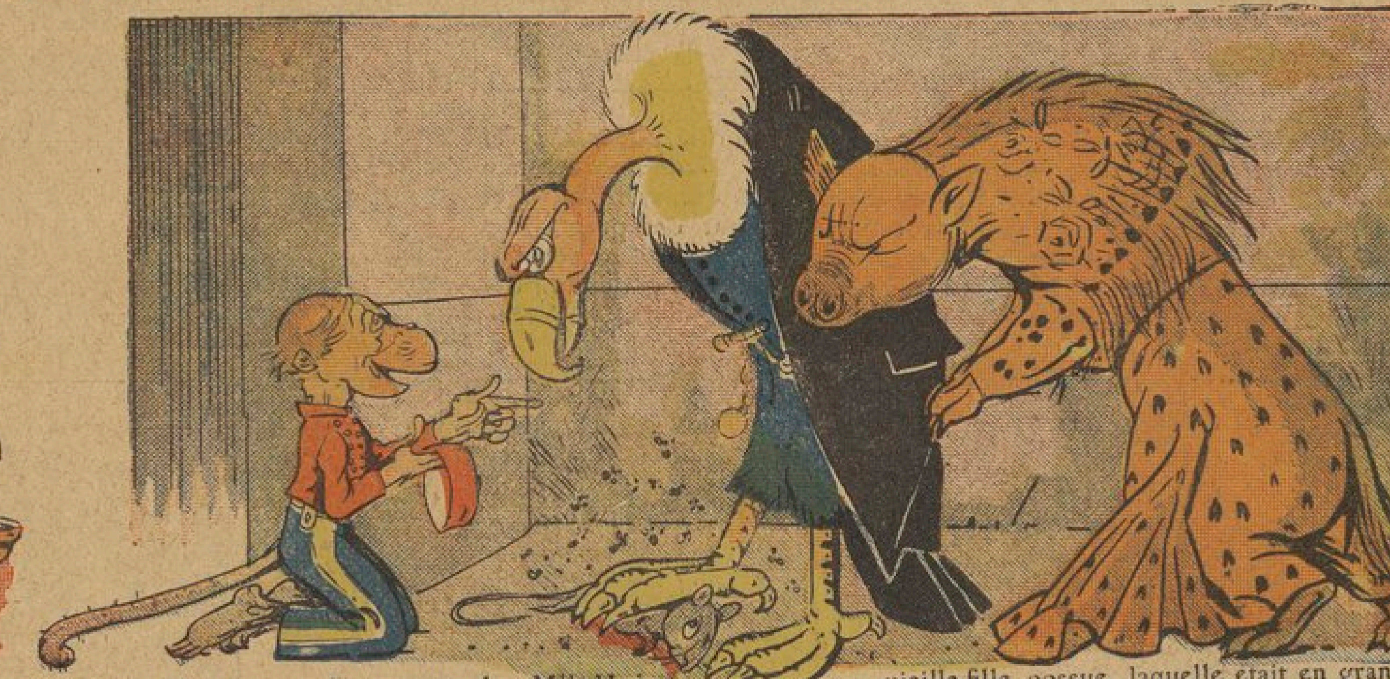
2. — Ce dernier est venu la veille commander de leur préparer un bon repas. Il a remis à M. Lourson l'hôtelier une bourse pleine d'or.



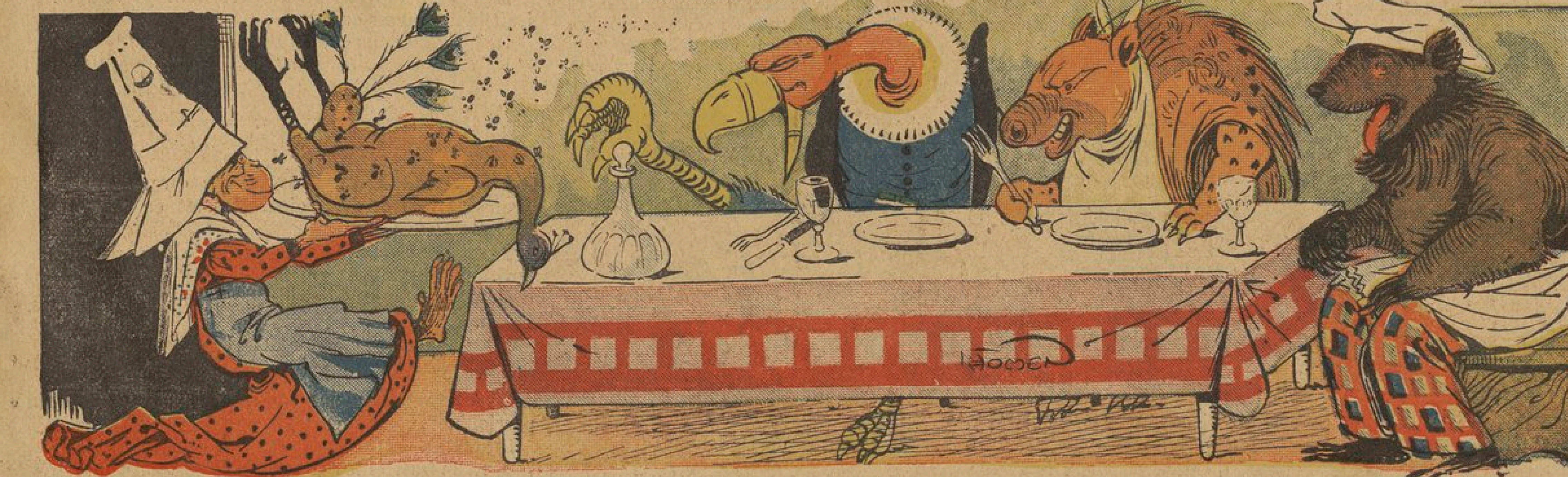
3. L'ourson est avare, âpre au gain. Aussi, malgré les espèces sonnantes et trébuchantes qui lui ont été remises, ne fait-il aucun préparatif. Jugez de la fureur des nobles personnages, lorsque la servante fait son apparition, portant sur un plat une volaille avariée qu'accompagne un cortège de mouches. De colère, ces carnassiers qui ne mangent que de la chair fraîche, quittent l'hôtellerie après avoir mangé la servante.



4. — « Vous n'êtes qu'un vieux croûton et c'est pain bénit si vous tombez dans la misère, dit Jocko le petit groom à son patron. Cependant, si vous voulez m'intéresser à vos affaires, je puis tout sauver. »



5. — Et il courut d'une traite chez Mlle Hyène, vieille fille bossue, laquelle était en grande conversation avec M. Vautour, son propriétaire : « Illustres personnages, leur dit Jocko en s'agenouillant devant eux ; mon patron, le père Lourson, a décidé d'abandonner la clientèle des grands fauves, lesquels se nourrissent de chair fraîche, ce qui est une atteinte portée au bon goût. »



— Il pérora encore longtemps ainsi, leur demandant en grâce d'accorder leur clientèle à son patron. Comme c'était l'heure du déjeuner, M. Vautour et Mlle Hyène se rendirent chez M. Lourson. Peu après, Jocko, affublé de la défroque de la pauvre servante, apportait la volaille dédaignée par les précédents clients. Mlle Hyène et M. Vautour avouèrent n'avoir jamais rien mangé d'aussi bon..... Tous les goûts sont dans la nature !

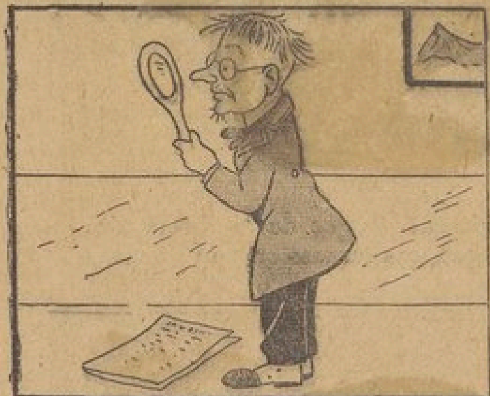
UNE COUPE DE CHEVEUX ORIGINALE, par DÉPAQUIT



— Charles, coupez-moi les cheveux ; mais comme je suis un peu enrhumé, excusez-moi si je n'ôte pas mon chapeau...

— Merci et au revoir !





1. — *Jaunâtre*, artiste peintre s'aperçoit, non sans un grand désespoir, que tous ses cheveux tombent. « A tant travailler, se dit-il, je n'en aurai plus avant six mois ! Si j'essayais la lotion de mon ami *Chantelouche* ? »



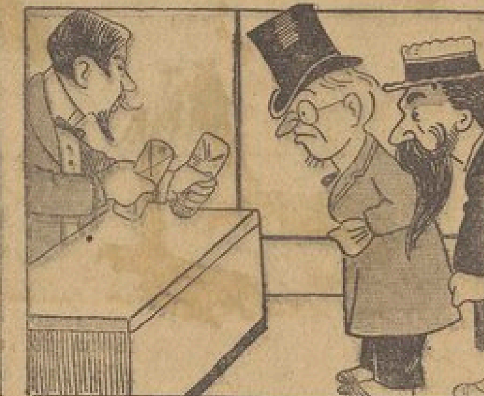
2. — De son côté, *Chantelouche*, artiste vocal (voix de basse), constate avec grand effroi que ses cheveux et sa barbe prennent des proportions inquiétantes. Il se souvient que son ami *Jaunâtre* lui avait parlé d'un dépilatoire excellent.



3. — Et tandis que *Jaunâtre* va chercher la lotion rédemptrice...



4. — ... *Chantelouche* court se procurer le précieux spécifique.



5. — C'est pourquoi ils se rencontrent nez à nez chez le même marchand.



6. — Ils sortent ensemble ; *Chantelouche* aperçoit un de ses bons camarades. Aussitôt il confie à *Jaunâtre* son précieux flacon pour se débarrasser.





7-8. — Rentré à son domicile, chacun se frictionne consciencieusement avec la fameuse lotion...



9. — Mais, oh ! malheur de sort, *Jaunâtre* avait rendu à *Chantelouche* le flacon qui lui était destiné ; si bien que celui qui voulait des cheveux et de la barbe n'en avait plus du tout, tandis qu'au contraire chez celui qui en avait trop, cela poussait à vue d'œil.

UN CLIENT PAS SÉRIEUX

La scène se passe chez le chapelier à la mode. Un monsieur très élégant, très décoré et très chauve entre dans la boutique d'un air crâne.

LE CHAPELIER, *s'empressant*. — Monsieur désire ?

LE MONSIEUR CHAUVE. — Je voudrais un chapeau.

LE CHAPELIER. — Quel genre de chapeau monsieur préfère-t-il ?

LE MONSIEUR CHAUVE. — Mon Dieu... je ne suis pas encore bien fixé... Montrez-moi quelques modèles !

LE CHAPELIER. — Avec plaisir, monsieur. (*Il lui présente un dix-huit reflets impeccable.*)

LE MONSIEUR CHAUVE, *l'essayant*. — Pas mal !... Mais un peu lourd... J'aimerais quelque chose de plus léger... Un melon par exemple.

LE CHAPELIER, *allant chercher le melon*. — Je vais vous montrer notre dernier genre... très à la mode... la cape Edouard VII.

LE MONSIEUR CHAUVE, *l'essayant*. — Oui... en effet... assez confortable... un peu jeune, pourtant... Vous n'avez rien de mieux ?

LE CHAPELIER. — Un chapeau mou, peut-être ?... J'en ai de délicieux... venant directement d'Amérique. (*Il va en chercher un.*) Voilà... le rockfeller !

LE MONSIEUR CHAUVE, *l'essayant*. — Euh !... Euh !... Trop excentrique... et la couleur n'avantage pas beaucoup le teint !... Voyons autre chose !

LE CHAPELIER, *un peu agacé*. — Certainement, Monsieur !... Je crois qu'un canotier fera tout à fait l'affaire... Coiffure très seyante... et bien portée : M. Le Bargy n'en veut point d'autre. (*Il apporte un canotier.*)

LE MONSIEUR CHAUVE, *l'essayant*. — Non... Non... décidément... ce genre ne me plaît pas... et cela me fait paraître la figure trop grosse !

LE CHAPELIER, *de plus en plus agacé*. — Je vois que monsieur a énormément de goût... Monsieur choisira sans doute un panama... Le panama est notre plus joli chapeau... et il va bien à toutes les physionomies. (*Il revient avec un superbe manille de dix louis.*) Ceci, monsieur, est le dernier cri !

LE MONSIEUR CHAUVE, *l'essayant*. — En effet... le modèle est assez élégant... seulement... il m'écrase un peu...

LE CHAPELIER, *exaspéré*. — Alors... je vois ce qui irait bien à monsieur !

LE MONSIEUR CHAUVE, *intrigué*. — Quoi ?

LE CHAPELIER, *hors de lui*. — Une genouillère !

Baron de BOUGIVAL.

A l'École primaire :

L'ÉLÈVE. — Pourriez-vous me dire, monsieur le professeur, si ce fume-cigarettes est en ambre véritable ?

LE PROFESSEUR. — Il est facile de s'en assurer, mon ami. Plongez-le pendant 24 heures dans un bain d'alcool : si c'est de l'ambre véritable, il sera complètement fondu.

La Preuve :

L'INSTITUTEUR. — Pingouin, qu'est-ce que c'est qu'un parricide ?

PINGOUIN. — Celui qui tue son père, m'sieur.

— Et le fratricide ?

— Celui qui tue son frère.

— Et le régicide ?

— Celui qui tue un employé d'la régie...

BON CŒUR, par MORISS



Le créancier, *contemplant son débiteur*. — Dire qu'il me doit 10.000 francs et que je ne sais pas nager !

La Diligence de Bordeaux

(*Histoire triste.*)

Et comme, sur une dernière poignée de main, nous nous séparions, mon ami et moi, après qu'il m'eut conté sa désopilante histoire de la « Diligence de Bordeaux », un pauvre hère, miséreux, loqueteux, m'approcha, l'air navré, et lentement murmura :

— Excusez-moi, monsieur, de vous demander...

— Je n'ai pas de monnaie, fis-je, d'un ton quelque peu bourru.

Mais d'un geste il me fit comprendre qu'il se défendait de mendier.

— Non, Monsieur : pauvre mais honnête, je ne tends pas la main. Je voulais seulement vous demander si votre ami, tout à l'heure, ne vous narrait point l'histoire de la « Diligence de Bordeaux » ?

Je satisfis sur ce point sa curiosité, peut-être un peu indiscrète, et j'allais lui en demander la raison, lorsque, me saisissant soudain la main, il me la serra fortement et s'écria :

— Malheureux jeune homme ! Que je vous plains !

Mon sourcil circonflexe lui ayant appris mon profond étonnement, il me fit le récit suivant :

— Méfiez-vous, commença-t-il, apposant l'index le long de son nez, en affectant un air « qui la connaît », méfiez-vous de l'histoire de la « Diligence de Bordeaux ».

« Elle fut cause de tous mes malheurs. Je vous ai dit que j'étais pauvre mais honnête. Eh bien ! c'est l'honnêteté qui est cause de tout le mal, parce que je n'ai jamais su peindre la vérité sous de fausses couleurs.

« Je me suis longtemps demandé, depuis, l'attitude qu'aurait la Vérité, peinte sous de fausses couleurs, au sortir du puits dont on la fait le plus fréquemment émerger. Mais passons.

« La « Diligence de Bordeaux » causa ma ruine, continua cet homme qui toujours avait ignoré le mensonge. Longtemps employé dans une grande administration, j'étais parvenu au rang de commis principal, quand il plut un jour au patron d'offrir un grand dîner à tout son personnel.

« En raison de ma situation, je me trouvai assis à sa droite, et le repas terminé, comme on dégustait le moka et des liqueurs variées, en fumant des cigares, ne voilà-t-il pas que le patron — toujours jovial — nous commence l'histoire de la « Diligence de Bordeaux ».

« Il n'était pas encore à la moitié de son récit que tout le personnel — de confiance, ou par basse flatterie — s'esclaffait.

« Seul, je conservai un air digne, et qui, pour être sévère, n'en était pas moins morose.

« Le patron s'en aperçut, me regarda, arrêta subitement la « Diligence de Bordeaux » et s'écria :

« — Eh bien ! Ça ne vous amuse pas ? »

« Pâle mais honnête je répondis avec fermeté

« — Non, monsieur !

« — Vous connaissez peut-être l'histoire de la « Diligence de Bordeaux » ?

« — Si je la connais ? Ma nourrice me la contait au berceau, et depuis que je suis au monde, c'est aujourd'hui la quatre cent soixante-quinzième fois que je l'entends. Je dois avouer cependant que je n'en sus jamais la fin, n'ayant pu aller jusque-là. »

« Le patron, sans insister, changea la conversation, et cette fois encore j'ignorai la fin de l'histoire de la « Diligence de Bordeaux ».

« Le lendemain, avec un mois de salaire, je fus remercié. On se passait de mes services.

« Du vague à l'âme, ce matin-là, je déambulais sur le boulevard, lorsque le hasard me fit rencontrer mon vieil oncle Eustache — un homme à héritage — qui ne m'ayant pas vu de longtemps me dit :

« — Allons, mon garçon ! viens déjeuner avec moi. »

« Et quelques instants après, les pieds sous la table, nous étions dans un restaurant.

« Des huîtres, du vin blanc, pour commencer mirent la joie au cœur de mon oncle Eustache, qui aimait à conter parfois d'amusantes histoires.

« Et il en entama une, séance tenante. C'était la « Diligence de Bordeaux » !...

« Parvenu au milieu de son récit, et s'apercevant que je ne souriais même pas, il arrêta subitement la « Diligence de Bordeaux » et s'écria :

« — Eh bien ! ça ne t'amuse pas ? »

Déférent, mais honnête, je répondis avec fermeté :

« — Non, mon oncle !

« — Tu connaissais peut-être l'histoire de la « Diligence de Bordeaux » ?

« — Mon oncle, fis-je alors, je ne sais pas mentir. Voici la quatre cent soixante-seizième fois que je l'entends. Je dois avouer cependant que je n'en sus jamais la fin, n'ayant pu aller jusque-là. »

« Mon oncle, sans insister, changea la conversation, régla l'addition, et cette fois encore j'ignorai la fin de l'histoire de la « Diligence de Bordeaux ».

« Il me quitta soudain et prit, me dit-il, un fiacre pour se rendre chez son notaire. Un mois après, il vint à décéder et, à l'ouverture de son testament, j'appris que par un codicile remontant à trente jours, il m'avait complètement déshérité.

« Je faisais, à cette époque, une cour très assidue à une divine enfant — elle avait nom Angélina — dont je voulais faire mon épouse.

« J'allai la voir. Mais ce jour-là elle aussi me conta, pour me distraire, l'histoire de la « Diligence de Bordeaux » pour la quatre cent soixante-dix-septième fois, toujours sans arriver au dénouement, car un fou rire qui la prit l'en empêcha.

« Je n'insisterai pas sur la scène des adieux qui, forcément, s'ensuivit : ce fut déchirant.

« — Eh bien ! lui dis-je ému de ces coups successifs du sort, vous n'aviez certes pas, je le vois, mérité tous ces malheurs. et pour la quatre cent soixante-dix-huitième fois je vais vous dire l'histoire de la « Diligence de Bordeaux », telle que je la tiens de l'ami avec lequel vous m'avez vu tout à l'heure, et cette fois, du moins vous en apprendrez l'épilogue. »

« Ce lui fut un coup si imprévu, que vacillant des jambes, il quitta le trottoir pour la chaussée.

« — La Diligence de Bordeaux, » commençai-je...

J'avais à peine dit ces mots qu'une automobile allant à toute allure lui passa sur le corps, sans même avoir la décence de s'arrêter.

Et il mourut ainsi sans jamais avoir appris la fin de l'histoire de la « Diligence de Bordeaux ».

H.-R. WŒSTYN.

Le petit homme brun

Mahurot était un colosse. On pouvait dire qu'il était aussi coquin que vigoureux. On l'appelait dans son monde : « Le Tigre des Épinettes. » Quoique jeune, il présidait aux destinées d'une bande de chenapans bien organisée, avec des statuts, un conseil d'administration, un service médical et une retraite pour la vieillesse. C'était, à sa manière, un gros personnage. Son casier judiciaire était aussi noir que son âme, et il parlait de ses méfaits avec le même orgueil qu'un invalide qui narre la campagne de Crimée.

Il avait rossé bien des gens, mais personne ne pouvait se flatter de l'avoir rossé. Il n'avait pas encore trouvé son maître.

Un jour, il eut maille à partir avec un petit homme brun qui l'avait battu au jeu de piquet. Mahurot ne supporta pas cette défaite. Et le petit homme brun alla mordre la poussière.

Il n'était pas content, je vous assure. Il eût bien riposté, mais il se dit que, en somme, la résistance pouvait le conduire loin : peut-être à six pieds sous terre. Il dit simplement à Mahurot :

— Toi, tu verras qu'un jour je te tirerai les oreilles.

— Pour ça, dépêche-toi de grandir, lui répondit Mahurot narquois, car, avec ton bras, tu ne peux pas encore les atteindre. Et puis, inutile d'insister sur ce chapitre, car ça va tourner mal... Il n'est pas encore né, tu entends, le particulier qui me tirera les oreilles. Il est dans les mollets de son papa et il y restera par prudence...

. . . .

Depuis quelques jours, Mahurot était dans ses petits souliers. Sa dernière heure allait sonner. Il y avait autour de lui des amis, des étrangers, des soldats et un prêtre. Jusqu'à la suprême minute, Mahurot resta debout. Il mourait, hélas, en pleine santé et par une matinée de printemps qui sentait bon la joie de vivre. Et cependant, personne, pas même le préfet de police, ne répondait de son existence. La vie a de ces cruautés !

Lorsqu'il se fut étendu avec résignation sur la planche de la lugubre machine, il lui sembla que sa tête emportait son corps. Au même instant, deux mains osseuses, celles d'un aide, le prirent par les oreilles et l'obligèrent à avancer. Et ce fut à peine si Mahurot eut le temps d'entendre la voix du diabolique petit homme brun lui dire au milieu d'un ricanement féroce :

— Je savais bien que je te les allongerais, les oreilles !

Alphonse CROZIÈRE.

UN MONSIEUR GRINCHEUX



— Comment 40 centimes ! une barbe ?... Il me semble que sur votre affiche il y a 20 centimes.

— C'est vrai, monsieur. Mais monsieur a double menton, alors...

CŒUR SENSIBLE



— Ah çà ! mais, qu'avez-vous donc, ma fille ?

— C'est... plus fort que moi... Madame : Le riz... il vient de crever.

LE COCHON PHÉNOMÈNE, par TYBALT



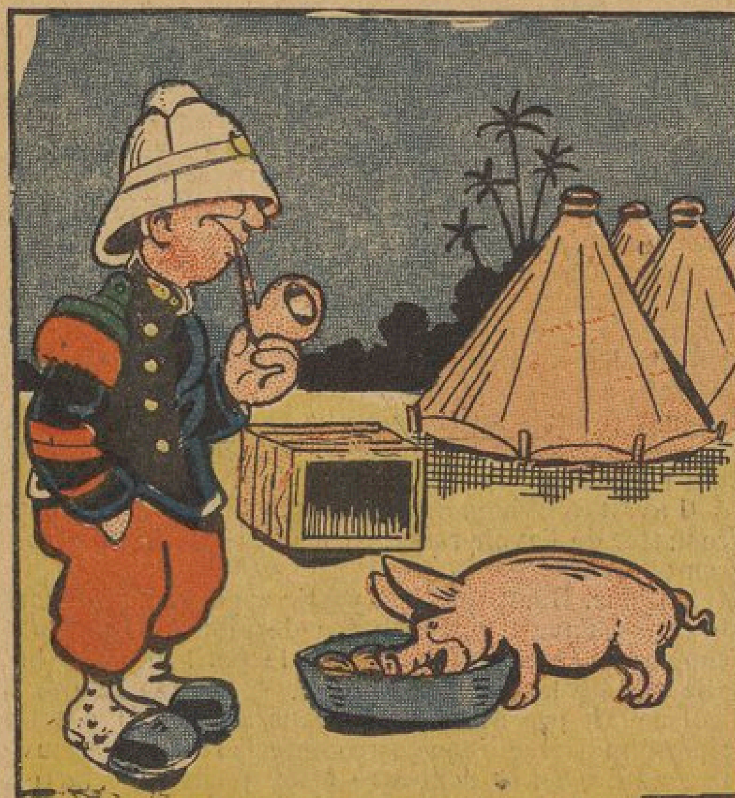
1. — Le colonel Savachofter reçut un jour la visite du roi Laféa-Lapoz, lequel lui fit cadeau d'un petit cochon de lait...



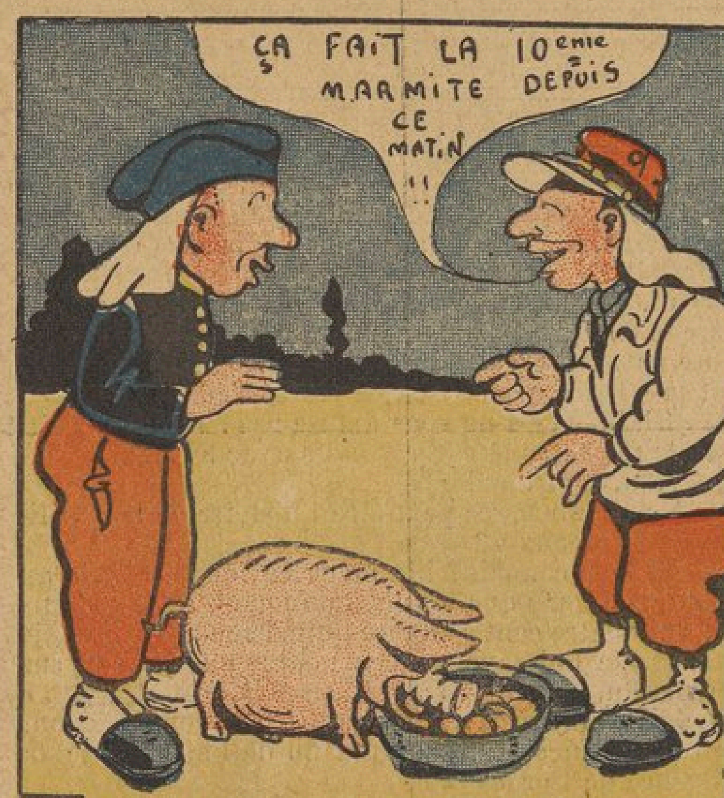
2. — ... que le colonel remit à son sapeur en lui recommandant d'en prendre soin et de lui construire une niche.



3. — Le sapeur, qui était menuisier, scia quelques planches, les assembla, et bientôt le petit cochon prit possession de sa demeure.



4. — Chaque jour, le cochon recevait plusieurs rations de pommes de terre qu'il mangeait avec délices.



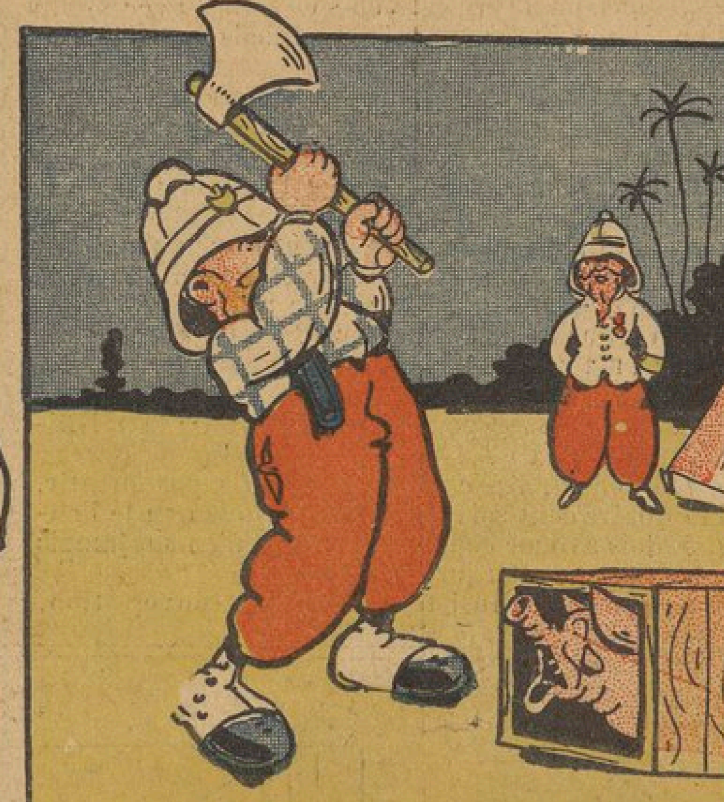
5. — Il en mangeait tant et tant qu'il engraissait à vue d'œil. Le petit cochon semblait heureux de son sort.



6. — Cependant, quelques semaines après, il avait l'air triste, mangeait autant, mais ne sortait plus comme à l'ordinaire.



7. — Ni la persuasion ni les moyens violents ne purent le décider à quitter sa demeure; le colonel, mis au courant de ce qui se passait...



8. — ... donna l'ordre de briser à coups de hache la cabane du petit cochon, et lorsque la dernière planche tomba, l'on connut enfin la raison de la résistance de l'animal :



9. — Le petit cochon avait tellement engraissé qu'il était devenu énorme, plus gros que sa niche dont il lui était impossible de sortir, et de plus, chose bizarre, il en avait pris la forme...

— Voyons, Jeannette, te voilà grande maintenant, je veux te donner des livres pour ta fête. Tu ne peux pas toujours jouer à la poupée. Quels livres préfères-tu?

— Oh! des livres de chocolat, maman.

***

— Maman, tu veux permettre que René vienne jouer avec moi chez nous?

— Non, vous faites trop de bruit, mais je te permets d'aller jouer chez lui.

***

— Et comment va ton frère, Marcel?

— Il est au lit, il s'est fait mal en tombant.

— Ah! Et comment ça?

— On jouait tous les deux à qui se pencherait le plus loin par-dessus le balcon. Et c'est lui qui a gagné.

BRIOCHARD S'AMUSE, par LECOULTRE



1. — « Tu sais, Briochard, ne t'amuse pas, il faut que t'y sois à onze heures... »

2. — « Quatre-vingts... quatre-vingt-dix... cent...
— J'te dis que tu ne les feras pas...



3. — « Passe-moi le saint-honoré et mets-y l'vieux chapeau. »

4. — « Sapristi ! midi qui sonne. Jamais j'y serai pour onze heures. »



5. — « Ah ! quelle est cette horreur ! »

6. — « Y a pas, mes économies vont y passer. »

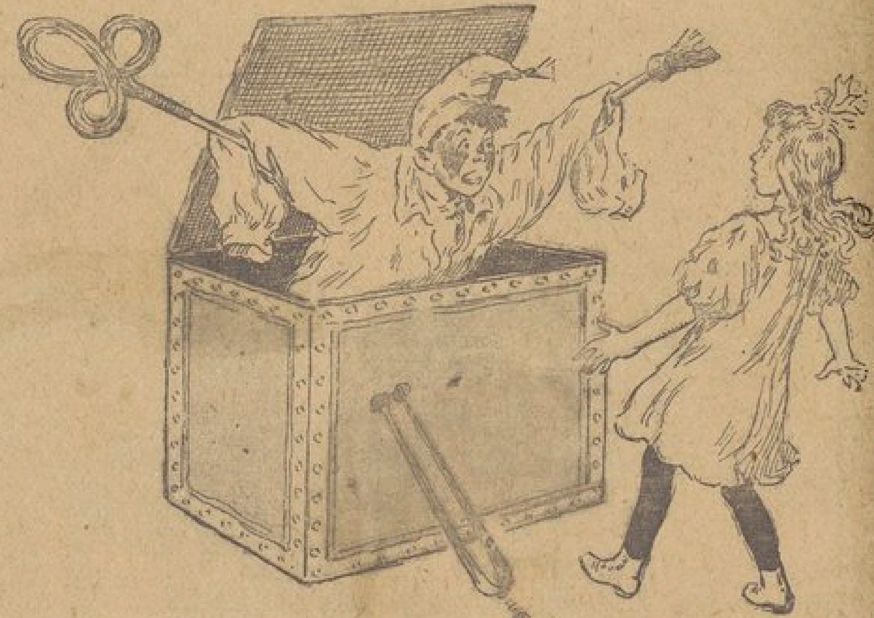
UNE BELLE PEUR, par Jehan TESTEVUIDE



1. — Boby n'est pas un méchant garçon, mais il a la sotte manie de vouloir mystifier bêtes et gens...



2. — Attacher une vieille casserole à la queue de Fox ou le grelot de sa bicyclette à la queue de Moustache sont ses plaisanteries habituelles, malgré les protestations de sa petite sœur Ninette.



3. — Mais son plaisir favori est de causer a Ninette elle-même des frayeurs épouvantables. Tantôt il surgit brusquement du coffre à bois, barbouillé de suie...



4. — Tantôt dans un coin du grenier, il se tapit dans un vieux sac à pommes de terre...



5. — ... puis à l'approche de sa sœur et de ses petites nièces, il se dresse soudain en poussant des cris de fauve ! ! !



6. — Tantôt, avec une ingéniosité diabolique, il se déguise en un monstre affreux et surgit au tournant d'un corridor !



7. — Une autre fois, c'est un bandit de grand chemin qui paraît subitement dans le jardin.



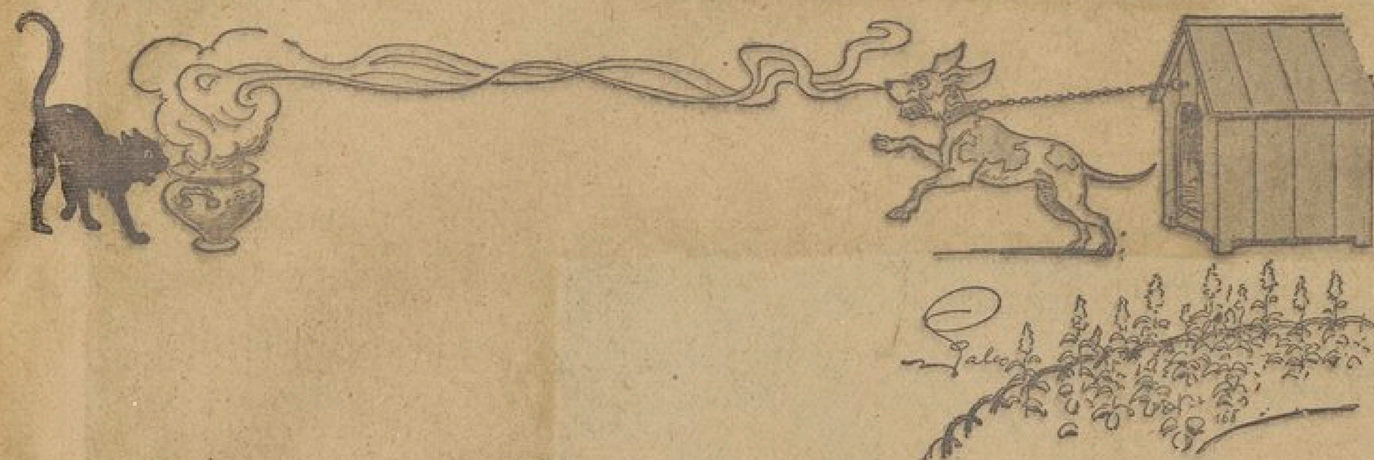
8. — Sa dernière invention passe les bornes. Dissimulé sous une peau de lion, il bondit à la poursuite de sa sœur en poussant des rugissements.



9. — « Un lion ! Un lion ! cria Ninette épouvantée. Papa ! papa ! » Deux coups de feu retentissent : Le lion tremble en disant : « Je suis mort ! je suis mort ! »



10. — Boby n'en mourut pas, car son père avait tiré en l'air, mais c'est tout pâle de terreur et d'émotion qu'il se releva. La leçon lui servira.



L'ESPRIT DES BÊTES

Noiraud tombe en arrêt devant une soupière. Aux aboiements féroces lancés par Kroumir, il réplique : — Va ! crie ! ça ne me touche guère, mon pauv' vieux, où y'a d'la chaîne, y'a pas de plaisir.

A L'ÉCOLE, par ANDRÉ HELLÉ

NAPAULLEHON

André Hellé

Bertin & Cie Sc

— M'sieu, je sais bien l'écrire en noir, ce nom-là... mais pas en blanc...



Imprimerie Charaire, à Sceaux (Seine). *Le Gérant :* A. ADAM.